

Isabelle Minière

Cette nuit-là



le dilettante

Extrait de la publication

Isabelle Minière

Cette nuit-là

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Atelier Civard

© le dilettante, 2004.

ISBN 978-2-84263-372-1

*J'ai horreur d'imaginer mien
un corps privé d'affection [...]*

*Je dis pareillement qu'on aime
un corps sans âme ou sans senti-
ment quand on aime un corps sans
son consentement et sans son désir.*

MONTAIGNE

(*Essais*, Livre III, chapitre v)

J'ai peur.

À peine tu fermes les yeux, déjà les mots te viennent, toujours les mêmes :

J'ai peur.

À l'abri dans ton lit, tu rassures ton corps, doucement tu l'endors : va, tout va bien, ce n'était rien...

Tu te parles tout bas, en cachette, sans le bruit de ta voix, sans le bruit des mots. Sans bruit.

Depuis cette nuit-là, tu n'aimes pas le bruit, tu le fuis. Il y avait trop de cris dans ta tête, trop de cris en toi, cette nuit-là. Ça hurlait si fort que certains soirs ça hurle encore.

Tu te dis quoi, là ?

Qu'il n'y avait pas moyen, que ton corps n'était qu'un objet dans d'autres mains. Pas moyen de le libérer, aucun.

Est-ce certain ?

Tu doutes encore. Comme si le reste de ta vie s'étalait devant toi : ton corps à endormir chaque soir, et cet océan de doutes, comme un rendez-vous, ponctuel, fidèle comme le coucher du soleil.

Est-ce ta faute ?

Souviens-toi, maintenant que ton corps dort : avais-tu raison ou bien tort ? pouvais-tu agir autrement ?

Tu te racontes la même histoire, chaque soir. Tu la connais par cœur : tu n'as pas eu le temps de la réflexion, cette nuit-là. Tu as dû choisir si vite, dans l'impulsion, dans l'affolement, dans la terreur. Et qu'aurait fait quelqu'un d'autre à ta place ?

Avais-tu le choix, déjà? Tu aimes bien te dire cela, que de choix il n'y avait pas. Mais tu n'y crois pas. Tu avais le choix : prendre le risque ou ne pas le prendre.

Tu as choisi ; ce risque, tu ne l'as pas pris. Tu n'as pas voulu risquer la vie d'autrui ; la risquer pour quoi? Pour ta vie à toi. Terrorisée, tu t'es imaginée plus tard regrettant d'avoir pris ce risque, le regrettant toute ta vie. Aujourd'hui tu regrettes de ne l'avoir pas pris.

Dans le noir, tu refais l'histoire ; qui serais-tu ce soir, si cette nuit-là tu lui avais dit non, non tant pis pour toi, tant pis pour ta vie? Qui serais-tu si tu t'étais choisie, toi?

Tu ne sauras pas cela, jamais.

Tu as pris ce risque-là, aussi, de te poser la même question toute ta vie.

Mais fais un peu attention : tu as failli réveiller ton corps. Laisse-le en paix quelques instants encore. Tu n'as pas fini de te souvenir.

Seulement tu te promets, soudain grave, solennelle, petite cérémonie secrète dans ta tête : « C'est la dernière séance, ce film-là, plus jamais je ne le projette, plus jamais après cette nuit ; dernière fois des dernières fois ; et cette nuit, je réponds, je me réponds. »

Tu ne sais pas à quelle question.

Tu es ridicule.

Tu souris. Tournée en ridicule, la scène est presque amusante ; ça devient une parodie, une comédie...

Tu souris à ce que tu fus. Touchante et ridicule.

Surtout touchante. Surtout touchée.
Surtout heurtée.

Cette violence...

Tu avais peur de lui, déjà ; mais pas peur comme ça, pas de cette façon-là.

Tu avais peur de le mettre en colère, de le mettre hors de lui. Tu avais peur de ces moments-là où ses yeux pointaient vers toi deux flèches, coupantes, tranchantes ; des regards noirs, disais-tu ; des regards qui tuent.

Dans ces yeux-là, trop noirs, tu te voyais comme dans un miroir : quelqu'un qui ne vaut pas la peine, plus bas que terre, qui ne mérite pas... qui n'existe pas. D'ailleurs tu souhaitais ne pas exister quand les yeux te tiraient dessus. Quand la voix, assortie aux yeux, te

tapait dessus, avec des mots trop gros, trop puissants.

C'était des orages ; soudains, bruyants, qui résonnaient encore bien après qu'ils étaient passés. Tu te souvenais, des regards noirs, des mots trop gros, de ton envie de disparaître. Tu te souvenais surtout de ton impuissance à réagir. De ta lâcheté.

Ne pas dire, c'est laisser dire.

Ne pas réagir, c'est laisser agir.

Tu attendais que passe l'orage. Tu attendais l'arc-en-ciel.

L'arc-en-ciel, c'était quand il riait ; c'était quand il souriait. Quand il te regardait ainsi qu'un homme regarde une femme qu'il aime. Une femme aimable. Tu voulais être cette femme-là ; et si ce n'était pas souvent, au moins que ce soit de temps en temps.

Tu te racontais cela, les soirs d'orage.

En vérité déjà tu avais peur. Peur des orages, peur de te le dire.

Peur de lui.

Et de toi face à lui.

Peur du pouvoir que tu lui donnais, cadeau, prends, c'est à toi, prends tout, sers-toi, sers-toi de moi.

Il t'appelait Lisa, en ce temps-là. C'était ta faute, Lisa, tout ce pouvoir que tu lui donnais là. Il disait : « Tu sais comme je suis, Lisa, un peu coléreux, parfois... » Un peu ? Parfois ? Tu le laissais dire n'importe quoi. Lisa ! Il eût fallu répondre : « Beaucoup ! souvent ! de plus en plus souvent ! » Au lieu de quoi, tu n'osais pas, de peur que l'orage, à nouveau, que le tonnerre encore, que les éclairs de plus en plus fort... Tu avais peur, si seulement tu le lui avais dit...

Lisa ! Il était temps, en ce temps-là.

Tu te plains, tu geins, si j'avais su, si j'avais su... bon sang si j'avais su... Là,

Lisa, tu es pathétique. Pitoyable. Tu n'as pas voulu savoir, range ton mouchoir.

Lisa, veux-tu que je te dise : les remords ne sont plus de mise.

Les arcs-en-ciel se raréfiaient. Et alors? Alors tu te mis à guetter les éclaircies. Entre deux orages, bien sûr, il y a des éclaircies. Si, si... Pas forcément ensoleillées, pas forcément jolies... Mais enfin, c'étaient des éclaircies. Lâche Lisa.

Tu profitais des éclaircies pour le regarder.

Alors tu te disais qu'il te plaisait, qu'il te plaisait encore.

C'étaient peut-être des histoires, pour oublier ta peur de l'orage? Va savoir...

Lisa, tu le regardais, tu t'en souviens? Attends voir, il est là, dans ta mémoire. Viens...

Tu le regardais.

Une boucle dans ses cheveux te rappelait le jeune homme qu'il avait été, qu'il était encore parfois, que tu voulais qu'il soit.

Bouclé comme un enfant. Souriant comme un enfant. Charmant comme un enfant. Blond comme les blés, des blés bouclés. Un sourire comme un soleil, radieux. Beau temps. Tu n'aurais jamais froid, avec ce sourire-là près de toi, avec ces boucles-là... Ce serait l'été, tout le temps.

Le prince charmant de tes vingt ans. Beau, intelligent, bouclé à souhait, en-

soleillé. Pas riche, non, et alors? ça n'était pas important, l'argent. Tu vivrais d'amour et d'eau fraîche. De ses yeux sur toi, de ses mains sur ta peau, tout ça, quoi...

Lisa, faut-il que je te le dise? Madame Bovary, c'était toi.

Tu lisais trop, Lisa. Tu lisais mal.

Tu mettais la douceur plus haut que tout. Tu voulais être cette femme-là, douce, douce, douce. Si douce qu'en retour on serait doux envers elle, toujours.

La douceur, quelle erreur...

Avec des enfants, oui. Ou avec des gens âgés, trop âgés pour nuire, trop faibles pour frapper.

La douceur, oui... Mais pas avec n'importe qui.

La douceur, sûrement, mais pas n'importe quand, pas n'importe comment.

Lisa, tu as tout confondu.

La douceur qui t'a manqué, qui t'a manqué tout le temps où tu étais enfant, cette douceur-là, sans condition, sans réflexion, tu as voulu la donner aux cheveux bouclés, au sourire ensoleillé.

Ce n'était pas un enfant, c'était un homme.

Il avait un prénom très doux, aussi doux que ses cheveux. Clément. Un prénom d'homme patient, indulgent... croyais-tu. On croit ce qu'on veut croire.

Tu n'étais pas la seule, tout le monde a cru à ce Clément-là, patient, indulgent, charmant. Tout le monde y croit encore. La preuve : ce sourire si plaisant, si charmant, qu'il affiche si souvent devant les gens.

Tu es la seule, désormais, à ne plus croire à cet homme-là. Lisa... la seule. La seule à savoir que cet homme en cache un autre. La seule à savoir que

sous ses habits d'apparat, sa magnificence, le prince charmant abrite un prince violent.

Violent...

Laisse ça, Lisa, laisse ce mot-là. Attends. Il n'est pas encore temps. Tu as toute la nuit.

Si tu usais du mot violent pour parler de Clément, c'est toi qui serais violente. Ou folle? En tout cas, tu aurais perdu tout discernement, aux yeux des gens, des braves gens, tous sous le charme de Clément. Clément, le charmant.

Quand on te parle de lui, c'est d'un autre qu'on te parle, que tu ne connais pas. Tu ne le connaîtras pas, jamais, tu sais cela. Et pour cause : cet homme-là n'existe pas, c'est un mirage. Les gens se l'imaginent et croient à cette image.

Si ton secret est terrible, Lisa, c'est qu'il n'est pas crédible. Ton histoire,

personne ne voudrait la croire. Parfois, tu peines à te croire toi-même.

N'as-tu pas exagéré un peu ici ?

Brodé un peu par là ?

Inventé carrément la plupart du temps ?

N'es-tu pas jalouse, tout simplement, du charme de Clément ?

Est-ce que ton petit moi, un peu étriqué, un peu malveillant, ne s'amuserait pas, de temps en temps, à faire l'intéressant ?

Li-sa !

Parfois, tu dis cela tout bas, ce mot-là, Lisa, ton prénom comme une insulte, ton prénom à la façon dont ta mère le disait ; un prénom plein de réprobation ; un prénom plein de reproches.

Tu fais cela pour t'amuser, Li-sa !, mais ce n'est pas très amusant, entre nous soit dit.

Clément aussi disait quelquefois ton prénom de cette façon-là, péjorative,

Li-sa! – mais c'était pour s'amuser, lui aussi. «J'imite ta mère, disait-il, tu sais, son ton autoritaire.» Tu souriais, en l'écoutant. Sous le charme...

Lisa! Cesse ça, Lisa. Souviens-toi des éclaircies, entre deux orages, tu en étais là.

Tu le regardais.

Tu retrouvais le jeune homme en lui; c'était furtif, c'était fugace; tu savais bien qu'il était parti. La colère l'avait effacé. Tu l'avais perdu de vue.

Il avait disparu.

Tu vivais avec un inconnu, et tu avais fait un enfant avec lui. En un sens, ton enfant était de père inconnu.

L'homme dans ton lit chaque nuit ressemblait de moins en moins au prince bouclé; même si ses cheveux bouclaient toujours, comme pour te narguer, te semblait-il.

Dans ton lit, chaque nuit, un inconnu,